

## *Prix Guizot Calvados*

*Pour Pierre Manent, Val Richer, le 19 octobre 2012.*

Mon cher Pierre,

Il y a si longtemps que nous nous connaissons, si longtemps que nous sommes attentifs l'un à l'autre, que je suis bien embarrassé de m'adresser à vous et de faire votre éloge, comme de faire l'éloge de vos livres devant vous. Je crains de paraître complice parce que trop familier.

En revanche, je retrouve ma détermination, je ne suis plus embarrassé s'il s'agit de faire votre éloge en public, et devant un public si choisi, pour une raison très simple, c'est qu'il est doux d'admirer et de dire son admiration, et que l'on peut se sentir fier d'être votre ami. Les premiers sentiments que j'ai éprouvés n'ont pas varié depuis que Raymond Aron nous a fait nous rencontrer, au début des années 1970. C'étaient l'admiration pour votre intelligence, le plaisir que donnait votre clarté, le respect qu'inspirait votre intégrité. « Ce garçon a une âme de cristal » m'avait dit Aron en me parlant du jeune normalien que vous étiez. Le fait qu'il ait parlé d'âme n'était pas fortuit. Nous avons souvent, l'un et l'autre, discuté des rapports d'Aron avec le christianisme ou le platonisme. Ni n'était fortuite l'image qu'il employait parce qu'il voyait en vous le désintéressement, la candeur, le courage tranquille d'un jeune homme qui voulait consacrer sa vie à la philosophie et à la politique. Non pas à l'action politique qui mutilé inévitablement la vérité, non pas à la pure philosophie qui sépare de ses semblables. Intègre donc parce qu'il ne voulait pas se laisser corrompre ni par la vie ni par la spéculation.

Ces premiers sentiments que nous avons tous éprouvés se sont renforcés et se sont approfondis. Mais ce n'est pas ce que pensait à l'époque Raymond Aron, ou ce que pensaient vos amis, qui vivants ou morts nous entourent secrètement aujourd'hui : Allan Bloom, Jean Baechler, Alain Besançon, François Furet ou Kostas Papaioannou, ce n'est pas ces premières et anciennes pensées, ces affinités électives qui comptent, c'est ce que vous avez accompli en quarante ans, toutes ces promesses qui étaient en vous et que vous avez tenues. Une œuvre entière qui d'année en année s'enrichit et s'étend ; des élèves, des disciples nombreux et studieux qui suivent vos enseignements à l'École des Hautes Études ou Aron et Furet ont enseigné avant vous.

Ce jury du prix Guizot-Calvados avait, sous la présidence de François Furet et à son initiative, failli couronner un de vos premiers livres : *La cité de l'homme*. C'était il y a presque vingt ans. Vous aviez déjà publié quatre livres. Il vous a manqué peu de voix. François et moi en avons conclu que vous étiez encore trop jeune pour être couronné mais d'une bien grande qualité pour être déjà controversé. Depuis, vous avez publié six livres dont les deux derniers sont parus en même temps. Ce sont ces deux livres que notre jury a retenus, rassuré sur l'épanouissement de vos talents, impressionné par l'ampleur et l'originalité de l'enquête que vous menez sur l'homme moderne.

Le premier est un livre d'entretiens : *Le regard politique*. On dit souvent que les livres d'entretien ne sont pas de vrais livres. Mais, comme notre maître Raymond Aron, vous parlez aussi bien qu'on doit écrire, et comme vous écrivez mieux que lui (nous pouvons le dire entre nous), il s'agit d'un vrai livre. Livre dans lequel vous parlez de vous puisqu'il s'agit de philosophie, de politique et de religion. Vous parlez aussi de vos maîtres et de vos élèves, de ce que vous devez à vos maîtres, et de ce qui vous sépare d'eux : vous êtes plus philosophe qu'Aron et plus politique que Leo Strauss ; et vous êtes plus religieux qu'eux deux. Vous parlez de vos élèves parce que vous parlez d'enseignement, parce que vous aimez enseigner et éveiller des vocations. On peut le vérifier puisque vous avez publié le cours de philosophie politique que vous avez donné à Sciences Po pendant deux ans. C'est un pur chef d'œuvre et ceux qui ne voient pas ce chef d'œuvre de réflexion et d'éducation sont ceux qui sont atteints par les maux du temps : l'obscurité et le relativisme. C'est-à-dire ceux qui pensent que tout est affaire d'opinion, et que toutes les opinions se valent, que l'on ne peut savoir et donc qu'il n'y a pas de science, ni de savoir sur les hommes. Il n'y aurait que les sciences de la nature d'un côté et l'éparpillement des opinions de l'autre. Comme vous le dites, ce relativisme n'est que la forme vulgaire du nihilisme, car s'il n'existe que des opinions variables et toutes légitimes, c'est que le pouvoir de la raison n'existe plus, que son usage ne nous permet pas de connaître, qu'il n'y a donc pas de science possible, et donc pas de science de la politique. Or la politique et la religion sont ce qui importe le plus aux hommes, même aux hommes modernes, ceux de la croissance économique, de la télévision et de la mondialisation.

Vos auteurs, vos grands auteurs, ceux sur lesquels vous ne cessez de méditer, ceux que vous enseignez, ceux dont vous vous faites l'intercesseur

auprès des étudiants et du grand public, ce sont, bien sûr, les Grecs, les premiers et les principaux à penser la politique. Quand j'étais étudiant Aron m'avait dit, ne perdez pas trop de temps avec les livres des professeurs, en politique rien ne vaut Aristote et Thucydide. Machiavel, Hobbes et Rousseau à leur façon, le christianisme étant apparu entre temps, viennent aussi des anciens et les prolongent. Ils ne peuvent pas être compris indépendamment d'eux, et vous en avez été un incomparable commentateur. Mais vous ne cachez pas votre dilection pour le premier dix-neuvième siècle français, c'est-à-dire pour Chateaubriand, Constant, Guizot et Tocqueville. Et notre jury ne saurait trop souligner que vous appartenez à la petite cohorte de ceux qui depuis un quart de siècle ont su redécouvrir Guizot, mesurer son importance non seulement comme historien mais comme profond politique. Vous avez su le faire lire, et faire comprendre ce qui rapproche mais aussi ce qui sépare profondément Tocqueville l'auteur de la *Démocratie en Amérique*, de Guizot, l'auteur de la *Démocratie en France*.

Ce petit livre servira de guide. Qui veut connaître Pierre Manent, qui veut le rencontrer et l'entendre tel qu'il est, tel qu'il parle, le lira d'une traite, le suivra avec ravissement, éclairé par votre regard, conquis par l'ami sympathique que l'on ne connaissait pas avant de l'ouvrir et puis de vous écouter. Ce guide servira aussi pour mieux aborder vos autres livres. J'ai dit que vous étiez clair. Vertu française par excellence. Mais vous êtes clairs sur des chemins difficiles, des chemins périlleux, ceux justement dont les hommes modernes ont tendance à s'écarter. Sur ces chemins on a besoin d'un guide pour s'y retrouver, pour changer d'altitude, pour réfléchir patiemment.

J'en viens donc à votre tout dernier livre, le second de ceux que le jury a couronné : *Les métamorphoses de la cité. Essai sur la dynamique de l'Occident*. La modestie qui vous sied ne doit pas faire oublier la dimension de votre projet. Il faudra ranger ce livre dans nos bibliothèques, en compagnie de votre *La cité de l'homme* qui le précède et ceux qui viendront bientôt, j'espère, à côté des grandes synthèses historiques et philosophiques qui tentent de comprendre l'homme moderne et son histoire, à côté de Hegel donc, que vous n'avez pas encore commenté, à côté de l'allemand Voegelin ou de l'anglais Toynbee, plus proches de vous sans doute, car chez ces trois auteurs, très différents certainement, et que j'assemble artificiellement, on trouve une interprétation de l'histoire occidentale depuis le christianisme et à partir du christianisme, qui,

avec les penseurs de l'antiquité grecque et latine, fonde l'Europe et donc l'Occident.

Le moment ne se prête pas à dire toutes les richesses de votre ouvrage. Disons simplement que vous voulez comprendre l'homme moderne, nous-mêmes donc, jamais assez modernes. Vous le saisissez à l'origine, dans la cité grecque ou il devient politique ; il comprend alors la lutte de classes, parce qu'il existe des riches et des pauvres, des inégalités, comme on dirait aujourd'hui, et que de ces tensions vient une grande partie des luttes et des compromis politiques (ce que Guizot enseigna plus tard à Marx) ; il comprend aussi la guerre avec l'étranger. De l'inégalité et de la guerre viennent le gouvernement et les relations entre cités, l'intérieur et l'extérieur. Puis Rome et l'idée d'empire. Pour Aristote, l'hétérogénéité ethnique dans la cité est une cause d'instabilité, c'est pourquoi il recommande de ne pas faire de colonies afin de ne pas favoriser cette hétérogénéité. Pour Rome, au contraire, l'empire comprendra des peuples hétérogènes ; on peut faire des Romains avec des Celtes et même avec des Germains. La Rome ancienne puis l'Eglise inventent l'empire, la paix, les grandes voies de communication donc l'universel qui vient aussi de la Bible. Je me souviens de Kojève, ami d'Aron et de Leo Strauss, pressé d'en finir avec l'histoire qui dans les années cinquante disait à Robert Marjolin, et à Jean Monnet : c'est très simple, reconstruisons à Bruxelles, pour commencer, le Saint Empire Romain Germanique, celui de Charlemagne, et ensuite, avec le commerce, tout le monde y viendra. L'État universel et homogène des consommateurs de produits de masse finira l'histoire et la politique. Ce n'est pas le chemin que vous prenez, même après 1989. Et je sens bien que même la petite Fédération européenne et politique, pour laquelle je milite, ne vous inspire pas beaucoup. Vous êtes plus capétien que carolingien.

Vous savez surtout que les difficultés anciennes persistent, que l'universel n'efface pas le particulier, pas plus que la promesse de la vie éternelle n'efface la vie terrestre. Comme Machiavel, vous doutez des constructions imaginaires. Vous observez les États nationaux que les Européens ont constitués en se divisant, en partie grâce la Réforme. Puis nos Européens ont inventé la représentation, donc les élections, enfin la démocratie et la sainte égalité.

Nous savons tout cela et tout cela progresserait naturellement comme l'économie. Croit-on ? Ce n'est pas sûr, car observons le monde, l'Europe et la France tels qu'ils sont. Rien n'y est plus sûr, sauf à la rigueur que les hommes sont égaux et pourvus de tous les droits. Pour le reste, rien n'y est certain : on

doute de la représentation et des élus, les électeurs se contredisent ou changent d'avis autant que leurs élus, on doute de la croissance, de la famille, du mariage, de la nation, de l'Etat, de l'Europe, de l'Euro, de la monnaie, des débiteurs, des créanciers, des banques, du Vatican, des clergés, des policiers, des banlieues, même du genre ou plutôt du sexe. Simone de Beauvoir a dit qu'on ne naissait pas femme, mais est-on vraiment certain désormais que l'on naisse homme (sauf, peut-être dans quelques îles de la Méditerranée, certainement en Afrique et en Asie). En Europe ? Allez savoir !

Vos livres posent toutes les questions que nous pouvons nous poser. Donnent-ils toutes les réponses ? Vos lecteurs le diront. Vous-même en doutez parce que ces questions ne peuvent sans doute pas être résolues. Laissez-moi vous citer, pour conclure, parce que vous dites les choses beaucoup mieux que je ne pourrai les dire et parce que ces quelques lignes qui nous laissent sans certitude nous obligent à chercher avec vous, à mieux réfléchir grâce à vous.

*De sorte que, reprenant une métaphore d'abord utilisée par Platon, je comparerais le développement de l'Occident à la succession de trois vagues, la suivante naissant de la poussée et des défaillances de la vague précédente. Succession et superposition, car chacune repose sur la vague qui la précède, qu'elle recouvre mais qui la porte. Dès lors, aussi modernes que nous soyons ou voulions être, nous ne pouvons nous contenter de nous laisser porter par la dernière vague. Nous devons, comme Glaucus, nager en eaux profondes, puisque, au-dessous de nous, s'étagent les épaisseurs distinctes de la gloire païenne, de la conscience chrétienne et des droits modernes. La vague qui nous porte ne doit pas nous faire oublier les vagues qui la portent. À nous de discerner, sous la surface miroitante qui nous captive et où nous nous complaisons, la densité et la salinité différentes des eaux. À nous de discerner que nous porte et nous fait vivre ce que nous croyons avoir laissé depuis longtemps derrière nous.*

Je les ai empruntés au *Regard politique* de Pierre Manent, maître du doute et du discernement.

Jean-Claude CASANOVA